

Marie Madeleine Roure



De la richesse des matériaux pauvres

Si jamais vous la rencontrez, en quelque galerie du Nord ou du Sud, ou quelque catalogue d'exposition, observez bien (à la dérochée,,,) le fin profil de Marie Madeleine Roure, et ce regard si particulier qui «cligne» devant les réalités du monde, à mi chemin de la vie intérieure et de son observation affinée de toutes choses.

Il y a du «renard» (en conviendra-t-elle?) dans cette parenté - que nous lui trouvons * entre une sensibilité constamment en éveil , toute en observation , en recherche inquiète de l'essentiel, et son art de humer le réel aux limites de ce qu'il peut exprimer.

Ainsi s'explique cette quête si souple, si légère-*arachnéenne*-de la relation du contour de l'espace; d'un espace qu'elle reconstruit, de ses mains subtiles à chaque torsion d'un fil de fer inventeur de silhouettes. Elles sont comme des croquis porteurs de liberté; suggèrent en toute légèreté soit le déploiement du mouvement dans l'espace, soit par exemple, le profil de quelque insecte danseur devenu fleur au bout de l'une de ses pattes, soit «la course grand écart» d'une gamine revêtue d'un simple pagne rouge qui suffit à donner l'expression du mouvement à deux jambes écartées et à l'interminable fil de fer qui s'achève en simple tête.

Calder et Matisse, on peut y penser, eussent aimé la justesse de ce graphisme se profilant du plein vers le vide; de l'espace venant s'installer dans les arabesques fantastiques de Marie Madeleine, qui d'un visage éplorée de jeune fille parvient à donner la densité d'une sculpture, alors que tout tient , en fait, à la justesse du dessin du métal mariant une chevelure ébouriffée à l'expression d'une détresse éperdue.

Philippe Levantal, peintre, avril 2014

